

De toute façon, j'en connais plein, des gens qui n'aiment pas ça. Vous, par exemple, si je vous demande : « Tu aimes l'école ? » Vous allez secouer la tête et me répondre que non, c'est évident. Il n'y a que les super fayots pour dire oui, ou alors ceux qui sont tellement bons que ça les amuse de venir tous les matins tester leurs capacités. Mais sinon... Qui aime *vraiment* ça ? Personne. Et qui déteste *vraiment* ça ? Pas grand-monde non plus. Si. Il y a ceux qui sont comme moi, ceux qu'on appelle des cancrès et qui ont tout le temps mal au ventre.

Moi, j'ouvre les yeux au moins une heure avant que mon réveil sonne, et pendant une heure je sens mon mal de ventre qui enfle, qui enfle... Au moment de descendre de mon lit superposé, j'ai tellement mal au cœur que j'ai

l'impression d'être sur un bateau en pleine mer. Le petit déjeuner est un supplice. En vérité, je ne peux rien avaler, mais comme ma mère est toujours sur mon dos, je prends des biscottes. Dans le bus, mon mal de ventre se transforme en une boule très dure. Si je rencontre des copains et qu'on parle de *Zelda*, par exemple, ça va un peu mieux, la boule diminue, mais si je suis seul, elle m'étouffe. Mais le pire du pire, c'est quand j'arrive sous le préau. C'est *l'odeur* de l'école qui me rend le plus malade. Les années passent et les lieux changent, mais l'odeur reste la même. Une odeur de craie et de vieilles baskets mélangées, qui me prend à la gorge et me soulève le cœur.

La boule commence à fondre vers quatre heures, et elle a complètement disparu quand

j'ouvre de nouveau la porte de ma chambre. Elle revient quand mes parents rentrent et qu'ils viennent me poser des questions sur ma journée et fouiller dans mon sac pour vérifier mon agenda et mon carnet de correspondance, mais en moins fort, parce qu'avec eux j'ai l'habitude des crises maintenant.

Enfin, non, je suis en train de mentir là... Je ne m'y habitue pas du tout. Les crises se succèdent, et je n'arrive pas à m'y faire. C'est assez pénible. Comme mes parents ne s'aiment plus des masses, ils ont besoin de s'engueuler tous les soirs ; et comme ils ne savent pas comment commencer, ils se servent de moi et de mes notes pourries comme prétexte. C'est toujours la faute de l'un ou de l'autre. Ma mère reproche à mon père de n'avoir jamais pris le temps de s'occuper de moi, et mon père lui

répond que c'est sa faute à elle. Qu'elle m'a trop gâté.

J'en ai marre, mais j'en ai marre...

J'en ai marre à un point que vous ne pouvez même pas imaginer.

Dans ces moments-là, je me bouche les oreilles de l'intérieur, et je me concentre sur ce que je suis en train de construire : un vaisseau spatial pour Anakin Skywalker avec mes *Légo System*, ou un appareil pour presser les tubes de dentifrice avec mon Meccano, ou une pyramide géante en Kaplas. Après, il y a le supplice des devoirs. Si c'est ma mère qui m'aide, elle finit toujours par pleurer. Si c'est mon père, c'est toujours moi qui finis par pleurer.

Je vous raconte tout ça, je ne voudrais pas que vous pensiez que mes parents sont nuls ou qu'ils s'acharnent sur moi, non, non, ils sont super, enfin super... Ils sont normaux, quoi. C'est juste l'école qui gâche tout. D'ailleurs, c'était pour ça que je ne notais que la moitié des devoirs sur mon agenda l'année dernière, c'était pour éviter toutes ces crises et ces soirées de malheur. C'était vraiment la seule raison, mais je n'ai pas osé la dire à la directrice du collège quand je me suis retrouvé en larmes dans son bureau. C'est bête.

De toute façon, j'ai bien fait de me taire. Qu'est-ce qu'elle aurait compris, cette grosse dinde ? Rien, puisqu'elle m'a renvoyé le mois suivant.

Elle m'a renvoyé à cause du sport.

Il faut dire que je déteste le sport presque autant que l'école. Pas tout à fait, mais presque. C'est sûr, vous me verriez, vous comprendriez mieux pourquoi les tatamis et moi, ça fait deux ! Je ne suis pas très grand, pas très gros et pas très fort. Je dirais même plus : je ne suis pas très grand, pas très gros et tout mougoudou.

Ça m'arrive de mettre mes mains sur mes hanches et de me regarder dans la glace en gonflant mon torse. C'est assez surprenant, on dirait un ver de terre en train de faire du bodybuilding, ou bien celui qui veut s'engager dans *Astérix légionnaire* : on croit qu'il est un peu baraqué, mais quand il enlève son manteau en peau de bête, on se rend compte que c'est un

pur gringalet. Quand je vois mon reflet, c'est à lui que je pense.

Mais, bon, je ne peux pas me prendre la tête avec *tout* dans la vie, il faut bien lâcher du lest sur certaines choses, sinon, je deviendrais carrément neuneu. Et le lest, c'est en E.P.S. que j'ai lâché l'année dernière. Rien que d'écrire ces mots, la banane me monte au visage... Car c'est à Mme Berluron et à ses cours d'E.P.S. que je dois les plus merveilleux fous rires de ma vie.

Ça a commencé comme ça :

- Dubosc Grégoire, a-t-elle dit en zyeutant son carnet.
- Oui.

Je savais que j'allais encore foirer l'enchaînement et me couvrir de ridicule. Je me demandais quand tout cela finirait.

Je me suis avancé, et les autres se mettaient déjà à ricaner.

Mais ils ne se moquaient pas de ma nullité, pour une fois, ils riaient à cause de ma dégaine. J'avais oublié mes affaires, et comme c'était la troisième fois du trimestre, j'avais emprunté la tenue du frère de Benjamin pour ne pas être collé. (J'ai été plus collé en un an que vous ne le serez jamais de toute votre vie !) Ce que je ne savais pas, c'est que le frère de Benjamin était un clone du Géant vert et qu'il mesurait un mètre quatre-vingt-dix...  
 Me voilà donc en train de me dandiner dans un survêtement XXL et des tennis taille 45. Inutile de dire que j'avais mon petit succès...

— Qu'est-ce que c'est que cette tenue, encore ?  
a gueulé la mère Berluron.

J'ai pris mon air niais, et j'ai dit :

— Ben, je comprends pas, madame, la semaine  
dernière, ça m'allait bien... Je comprends  
pas...

Elle semblait excédée :

— Vous allez me faire une double roulade  
avant, pieds joints.

J'ai fait une première galipette catastrophique,  
et j'ai perdu une tennnis. J'ai entendu les autres  
se marrer, alors, pour leur faire plaisir, j'en ai  
fait une deuxième, et je me suis débrouillé  
pour envoyer l'autre godasse au plafond.

Quand je me suis relevé, on voyait un bout de  
mon slip parce que mon pantalon avait glissé.  
Mme Berluron était toute rouge, et ceux de ma  
classe, morts de rire. D'entendre tous ces rires,

ça a été comme un déclic parce que, pour une  
fois, ce n'étaient pas des rires méchants,  
c'étaient des rires super, comme au cirque, et  
c'est à partir de ce cours-là que j'ai décidé  
d'être le clown du cours de gym. Le bouffon de  
Mme Berluron. D'entendre les gens rire grâce  
à vous, ça fait chaud au cœur et, après, c'est  
comme une drogue : plus les gens rient, plus  
vous avez envie de les faire rire.

Mme Berluron m'a collé si souvent qu'il n'y  
avait plus de pages dans mon carnet de corres-  
pondance. À la fin, je me suis même fait ren-  
voyer à cause de tout ça, mais je ne regrette  
rien. Grâce à elle, je me suis senti un tout petit  
peu heureux à l'école, un tout petit peu utile.

Il faut dire que j'ai fichu un bazar pas possible.  
Avant, personne ne voulait de moi dans son

équipe parce que j'étais trop nul, et, après, ils se battaient pour m'avoir parce qu'avec mes pitreries je déstabilisais les adversaires. Je me souviens d'un jour où l'on m'avait mis dans les buts... Quelle crise... Quand le ballon approchait, j'escaladais les filets de la cage comme un singe affolé en hurlant de terreur, et quand je devais le remettre en jeu, je me débrouillais toujours pour envoyer le ballon derrière moi et nous recoller un but direct.

Une fois même, je me suis jeté en avant pour récupérer un ballon. Bien sûr, je ne l'ai pas touché, mais quand je me suis relevé, je mâchais une touffe d'herbe, comme une vache, en faisant « meuhhh ». Ce jour-là, Karine Lelièvre a fait pipi dans sa culotte, et j'ai été collé deux heures... Mais ça valait le coup.

J'ai été renvoyé à cause du cheval d'arçon. C'est assez troublant d'ailleurs parce que, pour une fois, je ne faisais pas le mariolle. On devait sauter sur ce gros machin en mousse en s'accrochant aux poignées, et quand ça a été mon tour je m'y suis mal pris et je me suis fait hyper mal à la... enfin au... enfin, vous avez compris ce que je veux dire... J'avais la bis-touquette en compote, quoi. Bien sûr, les autres ont cru que je faisais semblant de dire « ouyouyouyououùùùùù » pour les faire rire, et Berluron m'a traîné directement chez la dirlo. J'étais plié en deux de douleur, mais je n'ai pas pleuré.

Je ne voulais pas leur faire ce plaisir.

Mes parents non plus ne m'ont pas cru, et quand ils ont su que j'avais été mis à la porte

pour de bon, ça a été ma fête. Pour une fois, ils criaient dans la même direction et ils s'en sont donné à cœur joie.

Quand enfin ils m'ont laissé repartir dans ma chambre, j'ai fermé la porte, et je me suis assis par terre. Je me suis dit : « Soit tu montes sur ton lit et tu pleures. Et tu aurais raison de pleurer parce que ta vie ne vaut rien et que toi non plus tu ne vaux rien et que tu pourrais mourir tout de suite sans problème. Soit tu te relèves et tu construis quelque chose. » Ce soir-là j'ai fabriqué une bête monstrueuse avec plein de cochonneries que j'avais récupérées sur un chantier, et je l'ai appelée la « Berliu-Poïlue ».

Ce n'était pas très malin, je vous l'accorde, mais ça m'a fait du bien et puis ça m'a évité de mouiller mon oreiller.

\*\*

Le seul qui m'ait consolé à ce moment-là, c'est mon grand-père. Ce qui n'a rien d'étonnant d'ailleurs parce que mon grand-Léon m'a toujours consolé de tout depuis que je suis haut comme trois pommes et que j'ai l'âge de l'accompagner dans son cagibi.

Le cagibi de mon grand-Léon, c'est toute ma vie. C'est mon refuge et ma caverne d'Ali Baba. Quand ma grand-mère nous casse un peu les pieds, il se tourne vers moi et chuchote :